

Audition de M. Jean-Pierre SAUTREAU,
auteur de l'ouvrage *Une croix sur l'enfance en Vendée* (Moissons noires, 2019)

Vendredi 15 mai 2020
par visio-conférence

La rencontre débute à 15h30.

M. Jean-Marc Sauvé, président de la commission. Je souhaite la bienvenue à M. Jean-Pierre Sautreau qui nous a rejoints en ligne. Il a une expérience de victime sur laquelle il a réfléchi et publié un ouvrage sur son enfance et son adolescence volées. Il y relate son expérience au petit séminaire de Chavagnes-en-Paillers. Une expérience émouvante et instructive sur le recrutement de l' glise catholique d'enfants à 11 ou 12 ans, sur les attentes des familles et sur un système sur lequel se sont greffés des abus. Vous pourrez répondre dans l'ordre des questions qui vous ont été adressées, si vous le souhaitez, puis nous vous poserons des questions.

M. Jean-Pierre Sautreau. Merci de votre invitation. Je me présente. Je suis n  le 11 avril 1949 à Luçon, je suis d'extraction paysanne comme beaucoup de Vendéens. J'ai été embarqué au séminaire en 1961, j'en suis sorti en 1966, après j'ai fini mes études et passé mon bac. J'ai eu une expérience dans la banque, puis le syndicalisme pendant la majorité de ma carrière. J'ai eu une vie compliquée à la suite de cette expérience du séminaire. Je m'en suis tiré par l'écriture et le syndicalisme. Cela a été difficile aussi sur le plan affectif. J'ai décidé en 2016 de faire ce livre intitulé *Une croix sur l'enfance*, paru en 2018. Il a fait l'actualité dans le contexte *Me too* que je n'avais pas prévu quand j'ai commencé à écrire. Mais au moment où je l'ai écrit, je n'avais pas l'intention de faire un livre sociétal. Quand je l'ai fait, j'avais une grande peur des réactions qu'il susciterait, notamment en Vendée, imprégnée de catholicisme. Et en réalité, cela a été une autre histoire. Mon livre a déclenché une réaction de témoignages venant étayer ce que j'avais vécu. Le dernier témoignage date d'il y a huit jours, et j'ai reçu des témoignages pendant dix-huit mois. Pendant ces mois, j'ai rencontré plusieurs centaines de personnes lors de dédicaces, de conférences et de séances de cinéma quand le film d'Ozon est paru. J'ai recueilli beaucoup de paroles ; ce livre a libéré beaucoup de personnes, qui ont commencé à raconter leur histoire. L'agression que j'ai vécue était pédophile, mais à l'époque je n'avais pas de mots à mettre dessus.

Mais mon livre porte aussi sur tout l'environnement systémique, l'enfermement des enfants, le viol des consciences. On prenait des enfants pour en faire des prêtres, alors qu'ils n'avaient pas de vocation. A neuf ans, nous étions les enfants-soldats de l' glise. J'ai essayé de décrire les conditions d'enfermement qui ont favorisé le type d'abus que j'ai, que nous avons subi. C'est le cas à Chavagnes, mais aussi dans d'autres établissements de Vendée. Je pense que les témoignages reçus représentent une minorité des abusés. Vraisemblablement, on ne connaît que de 15 à 20 % des cas réels. Si on applique ce taux je vous laisse faire le calcul. Il y a eu des abuseurs très importants, comme Arnaud, Cornuau, Coumailleau, à eux seuls ils représentent beaucoup d'enfants. J'estime à plusieurs centaines le nombre de victimes. On est confronté à la difficulté de la parole. Beaucoup sont trop âgés pour témoigner, beaucoup sont morts, naturellement ou par suicide.

Et puis il y a d'autres obstacles. D'abord il y a la famille. Ensuite beaucoup développent encore un déni ou sont dans l'incapacité de parler. Il y a, aussi, l'amnésie traumatique. Puis le poids social, il est fort en Vendée. Le séminaire a permis à beaucoup une belle réussite sociale : Beaucoup de premières places sont occupées par des anciens du séminaire. Dire notre vécu et toutes les difficultés de notre

vie n'est pas possible. Cela contrevient à l'image sociale. Et il y a le poids de l'Église. Pour ceux qui sont restés dans l'Église, parler, c'est incompatible avec une vision respectueuse de l'Église. Un certain nombre disent qu'ils ont banalisé l'acte commis. Beaucoup ont été très traumatisés. On ne l'a pas tous vécu pareillement. D'autres ont fait un paquet avec tous les autres traumatismes du séminaire. Il y a une autre raison parfois évoquée : certains ont peur que l'on dise qu'ils peuvent reproduire cet acte à leur tour. Ils ne veulent pas passer pour des pédophiles potentiels. Beaucoup ont été détruits, sont tombés notamment dans la drogue, surtout l'alcool. Quand on les rencontre, la réaction, c'est alors : je m'en fous. Ce sont des réactions d'hommes détruits et désespérés.

Quand je prends Chavagnes-en-Paillers, c'est un « cluster pédophilique ». On y va enrôlé par le recruteur Arnaud. On y compte une quinzaine d'abuseurs sur vingt ans. Coumilleau le supérieur en tête. Cornuau et Bourdeau et bien d'autres. Il n'est pas possible que les uns l'aient ignoré. Ils se confessaient. En 1964, l'un d'eux a été renvoyé pour ça. C'était su ou toléré, ce n'est pas possible autrement. La conviction que j'ai, c'est que tout tourne autour de la confession. Il paraît, et ça aurait été écrit sur un cahier que je n'ai pas, mais beaucoup disent qu'Arnaud aurait écrit et théorisé la pédophilie confessionnelle. La grande bataille, c'était la destruction du corps et de la sexualité : faire des prêtres sans corps pour leur faciliter le célibat, c'était un travail de destruction des pulsions sexuelles. Leur boulot, c'était de nous châtrer. Donc la confession était leur objet principal. Tous les témoignages en parlent. La préoccupation, c'était la sexualité, l'impureté. Pour faire parler les enfants de leurs pensées, Arnaud a théorisé : « Il faut lui montrer ce qu'on lui demande d'avouer ». C'était dans un cahier détenu par Cuneau. Il l'aurait remis à l'évêque. Il y a trois mois, l'évêque a dit « Je ne sais plus où il est », puis « Je ne l'ai jamais eu ». C'est un tableau simple : un confesseur, un enfant ; il l'interroge sur le péché de chair, les mains sur le front, puis sur les genoux, puis dans la culotte courte. Un dernier point : dans les actes relevés, j'ai majoritairement des attouchements, des masturbations, des fellations, quelques viols, des gestes sur l'intérieur du pantalon.

M. le Président Jean-Marc Sauvé. Il y a également eu des mises en cause concernant cette fois les relations d'un prêtre, non avec des garçons, mais avec des filles. Ce sont des histoires différentes, mais on retrouve toujours la confession au centre de l'abus.

M. Jean-Pierre Sautreau. Oui, les abuseurs étaient de gens souvent très intelligents qui ont su théoriser autour de la confession pour ainsi couvrir leurs dérives pulsionnelles.

M. le Président Jean-Marc Sauvé. Je pense aussi au cas d'un prêtre qui a commis des abus non dans le cadre de la confession, mais dans celui de la fonction éducative, notamment l'éducation à la sexualité, dans une aumônerie de la région parisienne. Cette personne a écrit des livres et elle était en vue. Ce prédateur pouvait se targuer de justifications intellectuelles.

M. Jean-Pierre Sautreau. Oui, c'étaient souvent des intellectuels.

Mme Christine Lazerges, membre de la commission. Je reviens au début. Comment les enfants étaient-ils choisis dans la fratrie ? Les parents étaient-ils tous d'accord ? Y avait-il aussi une fille religieuse ?

M. Jean-Pierre Sautreau. Ils étaient choisis dans les familles paysannes pauvres, en métayage souvent, qui avaient une dépendance totale par rapport au propriétaire, qui avait lui aussi une influence sur le choix de la famille. Dans la famille, ce n'était pas l'aîné qui était approché, car il reprenait la ferme, mais le second. Parfois, les filles aussi étaient approchées. Dans des familles très croyantes, on disait : « Dieu vous a donné des enfants, il est normal en retour de donner un enfant à l'Église ». Les autres raisons étaient matérielles : ça aidait la survie de la famille en faisant une bouche de moins à nourrir. Le séminaire, c'était aussi la possibilité de faire des études, qui étaient

impossibles sinon. Le complot du recrutement consistait à dire : « Peut-être qu'il ne sera pas prêtre, mais il aura fait des études ».

M. le Président Jean-Marc Sauvé. En appui de ce qui vient d'être dit, je pense qu'il a pu y avoir une forme d'alliance entre le curé ou les Frères des écoles chrétiennes et les parents pour nourrir ce système. C'était aussi un moyen de faire faire des études aux enfants. Souvent, ce n'était pas le dernier qui était choisi, mais celui qui avait le potentiel intellectuel le plus grand. Et si en plus il était pieux, alors c'était la preuve que Dieu l'appelait. Je vous donne l'exemple de quelqu'un qui en 1998 a été condamné à dix-huit ans de prison. Son frère a pris la parole devant nous à Nantes, M. L. L'affaire était accablante, avec des abus sexuels intra-familiaux. L' v que s'est déplacé dans la famille pour lui demander de renoncer à sa plainte. La veille de l'ordination de l'abbé L., son frère, qui en a été la victime, est all  au grand séminaire expliquer à un professeur qu'il ne pouvait pas être ordonné au diaconat compte tenu des actes qu'il commettait dans sa famille. Le professeur a accusé le frère du futur prêtre de diffamation. Ce professeur est devenu évêque, puis cardinal. Mais en 1998, il restait une minorité de cas non prescrits, qui ont permis à la justice de saisir le cas de l'abbé L. La peine prononcée a été une peine criminelle.

Nous allons à présent passer en revue le questionnaire qui vous a été envoyé, même si vous avez d'ores et déjà répondu à beaucoup de questions.

M. Jean-Pierre Sautreau. Je vais répondre à ces questions dans l'ordre. S'agissant des conseils que je pourrais donner à la CIASE, je vous réponds en fonction des retours que j'ai eus de la part des personnes que vous avez rencontrées. Vous faites un bon travail et le fait de descendre sur le terrain, favorise la remontée de la parole. Sinon, je n'ai pas de conseil. L'autre point, c'est sur ce que j'attends de la CIASE. J'en attends exactement ce que vous faites, la compilation des témoignages, la compréhension du pourquoi. Il faut creuser. Il faudrait aussi lever le voile sur le silence coupable de l' glise, revenir sur les mécanismes qui favorisent l'abus : l'autorité, le cléricalisme. Sur les réparations, j'en reparlerai après. J'attends la collecte des conséquences des faits. Tout a un coût.

Depuis 18 mois, je n'ai eu que de l'empathie et de la compassion de la part du public, comme de la part de la presse. Mais la compassion, je ne l'ai pas eue de la part de l' glise. L' glise est encore en dehors du coup. Elle fait de belles phrases, c'est tout. J'ai dix copains prêtres issus de mes années de séminaire. Aucun n'est venu me voir. Il y a de leur part de la peur, de l'enfouissement, ils veulent juste sauver l' glise. Ceux qui dirigent, on les a contraints à prendre ce problème, à bouger, ils sont forcés. On bouscule du marbre. Ces gens sont incapables de comprendre les traumatismes.  a explique que s'agissant de la réparation, ils ne comprennent pas.

M. Joël Molinaro, membre de la commission. J'ai deux remarques. Tout d'abord, sur les victimes, l' glise ne s'en soucie pas. Mais c'est un univers de type concentrationnaire que vous avez décrit, donc l' glise est totalement responsable. Tant qu'il n'y aura pas eu de « Nuremberg », il y aura contournement. Il faut purger cela.

M. Jean-Pierre Rosenczveig, membre de la commission. Ces mots sont trop forts, je ne les reprends pas pour ma part. C'est un système, OK, mais il n'est pas concentrationnaire. Retenons seulement l'idée de système et de responsabilité.

M. le Président Jean-Marc Sauvé. Je m'insère dans ce dialogue pour dire que je partage ces dernières observations. Il y a certes eu un système d'abus, mais Nuremberg, c'est vraiment autre chose. Par ailleurs, M. Sautreau peut-il évoquer le sujet de la réparation ?

M. Jean-Pierre Sautreau. Il faut s'interroger sur le cléricalisme. Il véhicule la figure du prêtre qu'on sacralise. Il y a un autre gros problème, c'est la relation de l'Église avec les enfants. Ils sont trop au cœur du système et dès le baptême. C'est forcé qu'il y ait des dérives. Les enfants, de la naissance à l'adolescence, sont pris dedans, avec une délégation des parents. On endoctrine les enfants, cela n'est pas normal. Il y a un problème de consentement.

M. le Président Jean-Marc Sauvé. Avez-vous d'autres remarques sur le cléricalisme ?

M. Jean-Pierre Sautreau. Il est inhérent à l'Église catholique, avec un repli actuel de l'Église. La plupart des prêtres ne veulent pas regarder le passé. Ils exercent comme un pouvoir absolu qui permet abus d'autorité, abus spirituel. Il faudrait interroger les sacrements de la confession et de la communion qui permettent cette domination sur les esprits et les consciences.

M. le Président Jean-Marc Sauvé. Et sur la réparation, avez-vous des propositions à formuler ?

M. Jean-Pierre Sautreau. Il faut écouter les victimes sur les conséquences traumatiques de ces actes. Faire un bilan des traumatismes de ces actes. Dans mon collectif, la moitié a eu des besoins psychiatriques importants, avec un coût de 40 000 à 50 000 euros sur toute la vie des gens. Plus toutes les conséquences sur les vies : divorces, carrières fichues, des gens qui ne peuvent pas. Ça nous a détruits dans la confiance, nous a réduits à une terrible culpabilité qui a perturbé toute la scolarité. La destruction d'une vie a un coût. Donc il faut des réparations de deux types. L'une qui reconnaisse les choses subies, les vies gâchées. L'autre avec des documents, des chiffres, qui prenne en compte le coût des médicaments et des thérapies. Imaginer une réparation forfaitaire de l'Église, c'est vraiment n'importe quoi. Ils n'ont consulté personne pour en arriver là. Ils ne répareront pas ainsi la douleur. « La vie de merde », évoquée par certains. Une somme forfaitaire, c'est une forme d'insulte, pour se débarrasser du problème à bon compte.

M. le Président Jean-Marc Sauvé. Ce projet semble avoir été totalement ajourné. L'Église, après s'être engagée, l'a abandonné. Je signale d'ailleurs que la CEF avait une position différente de la CORREF, qui était opposée sur le principe et le moment d'une telle indemnisation.

M. Antoine Garapon, membre de la commission. Comment faire mémoire des dommages, plus que des fautes ? C'est plus qu'un préjudice, c'est un empêchement d'être. Quelle forme pourrait prendre la reconnaissance dont vous parlez ? Comment organiser quelque chose pour les autres victimes ? Que faire pour ceux qui n'ont pas pu parler ?

M. Jean-Pierre Sautreau. Il faut une forme de reconnaissance. Reconnaître l'acte en premier. Et reconnaître des dolis, c'est-à-dire une forme plus individuelle et plus financière.

M. Antoine Garapon. Vous l'avez dit, l'argent en soi ne veut rien dire. Il faut d'abord une reconnaissance.

M. Jean-Pierre Sautreau. Je raconte plein de témoignages dans mon livre. Il y a des maladies, des cancers, tout cela il faut le voir. J'ai des coûts de santé objectifs que je peux vous fournir.

M. Antoine Garapon. Souhaitez-vous un face-à-face avec des membres de l'Église dans un lieu neutre ? Ou dans le lieu où ça s'est passé, par exemple ?

M. Jean-Pierre Sautreau. On l'a fait au début. Parler devant un collectif est important. Les victimes souhaitent savoir si elles sont les seules à avoir été abusées. C'est très important. Dans la réparation, il faut voir comment l'Église peut faciliter le travail de mémoire.

**Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église
CIASE**

M. le Président Jean-Marc Sauvé. Dans les rencontres entre les victimes et l'Église, il y a des paroles qui sont tenues très tôt sur le pardon. Il y a peut-être là quelque chose qui n'est pas approprié. Ce que suggère Antoine Garapon, c'est un lieu de rencontre avec l'Église dans lequel ne serait pas tenu, en tout cas pas d'entrée de jeu, un discours du pardon. Le mal doit être dit, reconnu en présence de tiers, réparé. Il faut sans doute être en présence d'un médiateur extérieur. Cela vous semble-t-il recevable ? Pouvez-vous y réfléchir ou travailler dessus ?

M. Jean-Pierre Sautreau. Oui c'est intéressant. Seule pour moi la CIASE peut être le tiers capable de réconcilier en partie l'Église et les victimes qui n'ont pour la plupart aucune confiance dans l'Institution.

M. Jean-Pierre Rosenczveig. Le constat politique me frappe. Ils n'ont toujours pas compris le traumatisme. Ils s'excusent, mais de quoi ? Ils ne sont pas sincères, car ils n'ont pas compris. Donc la proposition d'Antoine Garapon est importante, car en terrain neutre on pourrait amener l'Église sur ce chemin de repentance publique.

M. Jean-Pierre Sautreau. On se rejoint. Pour revenir au cléricalisme, il y a la question de la relation à la souffrance. Dans son corpus, l'Église dit que c'est normal de souffrir pour le rachat de son âme. C'est un gros problème, car alors, ce qu'on a vécu, c'est le juste prix du paradis. L'Église a un problème avec la souffrance, elle la transforme en capital pour le paradis.

M. le Président Jean-Marc Sauvé. Je remercie Antoine Garapon pour sa réflexion et sa suggestion. M. Sautreau a écrit à des associations de victimes, avec Michel Paquereau. Vous serez, ainsi que les autres associations, invités à participer à notre réflexion selon des modalités à déterminer. Nous serons amenés à reprendre contact avec vous. Si vous souhaitez nous fournir des documents écrits, il sera possible de les prendre en compte. Je vous remercie pour votre intervention et la réponse à nos questions.

La rencontre s'achève à 17h.